



Pour Joséphine.

M. Félicie Masson est jendi de légitimes sujets de contentement. D'abord, il portait une belle épée, don municipal de ses administrés. Il avait mieux en encore: l'arme valide de sa parole, et beaucoup d'amis qui l'approuvaient chaleureusement. Par delà le discours, nous applaudissions vingt volumes ou se manifièrent le labeur, le talent, la probité de l'esprit. Enfin l'histoire de Napoléon qui était la joie délicate de parler de son héros sous l'habit qui porta ce terrible confrère, dans un cadre à souhait pour l'évocation; dans une salle où rien n'a changé depuis qu'en exécution du décret de l'Assemblée Nationale...

toute la vie de Joséphine. Il n'avance rien qui de certain; il fait promptement justice des calomnies vagues, on le croirait tout occupé, et il l'est vraiment, à défendre l'Impératrice Reine contre les sales pamphlétaires. C'est même la plus grande difficulté que l'on rencontre lorsqu'on veut atténuer un jugement de M. Masson. A toutes les objections, il peut répondre victorieusement: "Reportez-vous à telle page; ce que vous dites, je l'ai dit; ce calomniateur, je l'ai confondé avant vous; cette explication, qui est presque l'excuse d'une faute, je l'ai loyalement donnée." Sans doute; et cependant, dès que Joséphine est en cause, il y a dans l'exacte justice de son biographe je ne sais quelle préoccupation sévère contre l'accusé, même lorsqu'il l'absout. On sent qu'il reproche à cette femme de n'avoir pas aimé le grand homme d'une amour assez vigoureuse, c'est-à-dire de n'avoir pas été autre que la nature se l'avait faite. Il la considère comme une maîtresse qui usurpe trop longtemps la place réservée à la véritable épouse; on le devine impatient de voir arriver Marie-Louise, la fille des Césars, seule digne de partager le trône du nouveau Charlemagne. Une créole; ce qualificatif revient sans cesse, pèse lourdement sur la tête de Joséphine; le mot sous-entend des culpabilités probables; alors qu'il y a doute sur une de ses fautes, il fait pencher la balance dans le sens du lecteur. On dirait d'un fruit mûr des tropiques, dont il est convenu que la chaire ne peut toucher chaque fois qu'une main le touche. Nos professeurs de logique nous ont pourtant prévenu contre cette généralisation dangereuse: Tous les Crétois étaient menteurs... De ce qu'une femme est créole, il ne s'ensuit pas qu'on la considère comme un mangue. Vers le même temps, la créole Virginie s'illustrait par un excès de pudeur sur le pont du Saint-Géran. Revenons au début la carrière de Joséphine. Elevée à la noble, maugnonnée par une tante sans scrupules, ou la marie à ce misérable vicieux, Alexandre de Beauharnais. Le plus sot des idéologues, s'il n'en était pas le plus méchant. Il faillit jouer un grand rôle; à la voir dans son emploi de démissionnaire national, on dirait que le premier mari de Joséphine travailla mieux qu'aucun de ses complices pour préparer les entreprises et la fortune du second. Il avait bien grisé la guillotine; quand elle le pousse pour noble Jacobin, n'est-ce pas de le plaindre; pas plus qu'on ne le plaindrait si sa femme, qu'il traitait comme sa nation, lui avait rendu les avances dont il l'accablait. Cependant, jusqu'en 1790, au moment où la créole nous revient des Indes sur la frégate la Sensible, rien ne justifie la mauvaise opinion qu'on voudrait nous donner de ses mœurs. Un milord s'est fait gloire plus tard de l'avoir fait frivole; pure vantardise, sans preuves. Quant aux allégations absurdes de Beauharnais, inventées pour pallier sa propre incontinence, le drôle dut les retirer pieusement; elles ne tiennent pas debout. M. Masson les écarte avec le dédain que mérite le personnage. D'après trois années encore, rien de fondé dans les bruits qu'une malignité rétrospective fit courir sur Joséphine. Elle se débat dans la misère avec ses deux enfants, elle fréquente des montagnards, société de son mari, intercedé près d'eux pour le sauver. Elle a trente ans passés; et si le bourgeois l'eût prise dans le préau

des Carmes, avant que le général Vendémiaire la tirât en plein jour, elle fut partie sans laisser un mauvais renom chez ceux qui la connaissent. Puis, c'est la tourmente où tout chavire, où chacun se sauve et s'étonne comme il peut, hommes et femmes perdent la tête; sans mauvais jeu de mots; toute loi morale est abolie. Par quelles mains passa cette faible épave? Hoche! Avec son habituelle rigueur d'information, M. Masson confronte les dates, les courtes séjours du général à Paris; la bonne fortune qu'on lui prête souffre de grandes difficultés, il n'est pas le temps. Barras? La chose paraît avérée, non point parce que Barras l'a dit, mais malgré qu'il l'ait dit. Notre historien sait trop bien son métier pour faire état du cet immense fatras, les Mémoires—ou prétendus Mémoires—de ce cynique directeur. Quoiqu'il en soit, accordons aux détracteurs de Joséphine qu'elle était un peu avariée, comme la France, lorsque Bonaparte se sentit une farouche envie de posséder l'une et l'autre. On sait avec quelle fougue il s'aborda sa conquête, et, dans la femme, cette fièvre des anciennes élégances qu'elle personnifiait à ses yeux encore ingénus. Nous avons ces lettres quotidiennes d'Italie où éclate la passion sentimentale d'un disciple de Rousseau. Ici, je serais tenté de prendre à partie M. Brunet, dans le cas où il se trouverait entre les deux redoutables athlètes qui se mesuraient jeudi dernier. Mon confrère s'oppose à Napoléon comme l'un des rares hommes qui ne travaillaient jamais pour une femme. Est-il bien sûr qu'au plus radieux moment de sa carrière, au plus haut du vol de sa gloire sur l'Italie conquise, alors qu'invincible, invulnérable en tout, Bonaparte était vraiment le jeune aigle du premier portrait de David, est-il bien certain que plus héroïque frappaient certains plus grands coups pour plaire à son héroïne? Ce partage du cœur entre l'amour et l'ambition ne fut pas long; mais il fut, peut-être, et peut être avec une prédominance de l'amour. Croyez-en Ségor, le plus fidèle et le plus persévérant de ses historiens. "Son amour même pour Joséphine lui était aguilonné de gloire..." Son cœur toujours enflammé était peut-être, en ce moment, plus fortement agité de cet amour que son esprit ne l'était de gloire... "N'oublions pas que Ségor, témoin très véridique et très informé, a dit ailleurs: "Il ne dit qu'un mariage les plus douces faveurs de cette venue... Bientôt, selon les expressions que nous avons entendues cent fois de sa bouche, ils s'aimèrent passionnément." Ce fut vrai de Bonaparte, pense M. Masson; mais il ne croit guère à la réciprocité chez Joséphine. Pourquoi barguigner, elle, si lente à le rejoindre? Et pourquoi ce M. Charles, trop frivole dans sa voiture, dans Milan, toujours à ses côtés? C'est alors que le biographe devient sévère pour la pauvre créature, indigne de l'antel du dieu où il s'abandonne qu'elle se consumât. "Qu'il y ait eu chez la créole plus d'affection que d'attrait pour ces flammes corses, pour des mœurs et des sentiments si différents de tout ce qu'elle avait connu, c'est humain, féminin, vraisemblable. Peut-être fut-elle plus sensible aux stigmates encore visibles de la gale de Toulon qu'au prestige du génie. Lassitudes, reprises, coquettries ailleurs, tout s'explique

que par l'antagonisme de deux éducatrices, de deux complexions qui n'avaient rien en commun. Dans la suite, son egoïsme ne ménage guère la sensibilité de la délaissée, comme les préfets, elle est instruite par les des espérances maternelles de Marie-Louise, de la naissance du Roi de Rome. Elle prend part à ces affreux bonheurs, avec une résignation d'humble sujette; pour sauver "sa position", conjecture M. Masson. Dame! On comprend qu'elle ait voulu défendre le peu qui lui restait. Presque reconnues par instants, la école n'avait rien de cordé; il faut l'écouter, avec un cœur plus profond, cette femme est souffrante, pendant les trois quarts de sa vie, toutes les formes du martyre. Et qui de nous a le droit de juger ses sentiments intimes? Mme de Staël brûlait de s'en enquerir, elle courait après Joséphine dans ce dessein; elle l'atteignit enfin, elle s'en revint toute quinquante. Yvette se montra plus femme que Corinne; elle ne parla point, sachant que ses douleurs seraient servies toutes vives dans quelque roman. En somme, son maintien ne manquait pas de dignité, dans l'impossible condition où se trouvait réduite. Au jour de l'effacement final, tous lâchent, trahissent ou se ménagent, princes et maréchaux, courtisans et créatures, frères et sœurs; Murat passe à l'ennemi, Eugène Lovonov, Hortense fait ses marches; Marie-Louise a la tenue et les sentiments que l'on connaît. C'est encore Joséphine qui garde la meilleure figure. Quelques prévenances pour Alexandre, des allées, des émigrés à sa table; nul ne s'annonçait alors pour si peu. Voudrait-on que dans cette débandade, la créole se fût seule découverte un cœur de Romane! Plus tard, sans doute, si elle eût vécu, la force des choses l'aurait amenée à des pres déchéances. Elles lui furent épargnées par la fièvre maligne qui l'emporta très à propos, avant que se posât pour la première Impératrice l'angoissant problème; aller ou ne pas aller remplacer l'autre à Sainte-Hélène? Son cœur n'était sorti de la Malmaison depuis une année, quand l'Empereur traqué vint chercher là sa dernière retraite, ses meilleurs souvenirs, des regrets et des ramers, peut-être; à moins qu'il ne voulait travailler encore à sa légende, si savamment préparée, et l'embellir par ce rapprochement touchant. La légende adopta Joséphine, elle seule, parmi les femmes de Napoléon. M. Brunet l'a étonnamment remarqué: l'opinion populaire fait dater du divorce le déclin de la fortune impériale. Nous avons tous connu quelque bonne dame qui expliquait par cette faute les malheurs de l'Indépendance. A moins que ce ne soit une seconde édition des victoires et conquêtes de Louis XV le Bien Aimé; on s'y tromperait, par instants; effet naturel d'un raccourci d'optique; tant d'aventures accumulées en quelques pages nous feraient croire qu'il y eût eu pour toutes les nuits de l'épopée. Jaloux, mais soumise, l'Impératrice les supporte; de même qu'elle va subir les humiliations plus cruelles du divorce. Napoléon le rend plus pénibles par l'ostentation théâtrale qu'il porte en toutes choses. Comme il se montre bien, le "tragédien comédien", à la parade solennelle du 15 décembre 1809! Comédie dans la scène de larmes avec Hortense; tragédie dans le mot révélateur qui lui échappe devant Joséphine: "Savez-vous que ce divorce fera un épisode

dans ma vie!" Quelle scène dans une tragédie! Et il restait qu'un peintre en face un beau tableau. Dans la suite, son egoïsme ne ménage guère la sensibilité de la délaissée, comme les préfets, elle est instruite par les des espérances maternelles de Marie-Louise, de la naissance du Roi de Rome. Elle prend part à ces affreux bonheurs, avec une résignation d'humble sujette; pour sauver "sa position", conjecture M. Masson. Dame! On comprend qu'elle ait voulu défendre le peu qui lui restait. Presque reconnues par instants, la école n'avait rien de cordé; il faut l'écouter, avec un cœur plus profond, cette femme est souffrante, pendant les trois quarts de sa vie, toutes les formes du martyre. Et qui de nous a le droit de juger ses sentiments intimes? Mme de Staël brûlait de s'en enquerir, elle courait après Joséphine dans ce dessein; elle l'atteignit enfin, elle s'en revint toute quinquante. Yvette se montra plus femme que Corinne; elle ne parla point, sachant que ses douleurs seraient servies toutes vives dans quelque roman. En somme, son maintien ne manquait pas de dignité, dans l'impossible condition où se trouvait réduite. Au jour de l'effacement final, tous lâchent, trahissent ou se ménagent, princes et maréchaux, courtisans et créatures, frères et sœurs; Murat passe à l'ennemi, Eugène Lovonov, Hortense fait ses marches; Marie-Louise a la tenue et les sentiments que l'on connaît. C'est encore Joséphine qui garde la meilleure figure. Quelques prévenances pour Alexandre, des allées, des émigrés à sa table; nul ne s'annonçait alors pour si peu. Voudrait-on que dans cette débandade, la créole se fût seule découverte un cœur de Romane! Plus tard, sans doute, si elle eût vécu, la force des choses l'aurait amenée à des pres déchéances. Elles lui furent épargnées par la fièvre maligne qui l'emporta très à propos, avant que se posât pour la première Impératrice l'angoissant problème; aller ou ne pas aller remplacer l'autre à Sainte-Hélène? Son cœur n'était sorti de la Malmaison depuis une année, quand l'Empereur traqué vint chercher là sa dernière retraite, ses meilleurs souvenirs, des regrets et des ramers, peut-être; à moins qu'il ne voulait travailler encore à sa légende, si savamment préparée, et l'embellir par ce rapprochement touchant. La légende adopta Joséphine, elle seule, parmi les femmes de Napoléon. M. Brunet l'a étonnamment remarqué: l'opinion populaire fait dater du divorce le déclin de la fortune impériale. Nous avons tous connu quelque bonne dame qui expliquait par cette faute les malheurs de l'Indépendance. A moins que ce ne soit une seconde édition des victoires et conquêtes de Louis XV le Bien Aimé; on s'y tromperait, par instants; effet naturel d'un raccourci d'optique; tant d'aventures accumulées en quelques pages nous feraient croire qu'il y eût eu pour toutes les nuits de l'épopée. Jaloux, mais soumise, l'Impératrice les supporte; de même qu'elle va subir les humiliations plus cruelles du divorce. Napoléon le rend plus pénibles par l'ostentation théâtrale qu'il porte en toutes choses. Comme il se montre bien, le "tragédien comédien", à la parade solennelle du 15 décembre 1809! Comédie dans la scène de larmes avec Hortense; tragédie dans le mot révélateur qui lui échappe devant Joséphine: "Savez-vous que ce divorce fera un épisode

trop fort le portrait de ma Joséphine!" E. M. DE VOUDÉ de l'Académie française. CAISSE FRANÇAISE DE PREVOYANCE. 20e ANNÉE. Siège Social: 35 rue St-Lazare, Paris. Directeur, M. Charles Renaud, chevalier de la Légion d'Honneur. Vente à crédit et au comptant de tous Fonds Publics et valeurs mobilières, Obligations Ville de Paris, Crédit Foncier Bons de Panama etc. etc. La Caisse Française de Prévoyance est une institution populaire avantageusement connue en France et à l'étranger. Elle a pour but de faciliter l'épargne par le crédit en vendant moyennant de petits versements mensuels toutes les principales obligations à lots Françaises. Ce mode d'acquisition permet à tout le monde de profiter des avantages offerts par les dites obligations à lots, qui constituent des valeurs de tout repos, apportant des intérêts et qui en cas de nécessité, peuvent être converties en espèces à tout instant. Leur achat constitue un placement absolument sûr et réserve en outre de nombreuses chances de fortune. Après le premier versement l'acheteur reçoit le numéro de son obligation et seul il participe à tous les tirages, seul il bénéficie du lot, s'il est de 500,000 francs, et il le touche intégralement s'il est payé que 10 ou 20 francs. L'acquisition de ces valeurs de premier ordre est mise à la portée de tous. Tout le monde peut épargner quelques francs par mois et devenir ainsi possesseur d'un titre qu'il n'aurait pu acheter au comptant. La Caisse Française de Prévoyance envoie à chaque échéance le coupon authentique, montant de l'intérêt de l'obligation, ce qui constitue la preuve indiscutable et permanente de l'existence des titres dans ses Caisse. Ils sont d'ailleurs présentés aux guichets de l'Administration aux acheteurs qui en font la demande, ou à leurs mandataires. Aussi, le dernier versement opéré, les titres sont livrés, même numéros, munis des coupons d'intérêt à échoir. Les souscripteurs peuvent aussi prendre livraison des obligations à tout instant, en payant le montant des versements restant à effectuer. Extrait de la "Gazette Mobilière" du mois de Décembre 1903. Petite Correspondance. Le remboursement par voie de tirage des Obligations Panama et Bons à Lots 1889 n'est pas subordonné à la cession du Canal. Il est garanti par un dépôt constitué au moyen d'un prêt consenti au profit de la Société Civile lors de la souscription, lequel dépôt est administré par le Crédit Foncier. Pour achats et renseignements, s'adresser à Charles Roche, agent général, 638 Rue Royale, Nouvelle-Orléans. Ne dérangeons pas la légende, le dernier de ces voiles légers, tissés et blanchis au lieu, que la créole drapait sur sa personne pour en dissimuler les imperfections. Je crains que M. Masson ne l'ait un peu chiffonné, dans son farouche amour de la vérité. — Un jour, à Bologne, en 1796, Bonaparte fut pris d'une fièvre épuissante; le portrait de sa femme, échappé de ses mains, s'était brisé en tombant. Le présentiment du général ne le trompa pas; un courrier, dépêché en toute hâte, trouva Joséphine presque brisée elle-même par la chute d'un balcon. — Si Napoléon revenait aujourd'hui, avec les sentiments du plus bel instant de sa vie, il dirait sans doute à son plus fidèle admirateur: "Prenez-garde, cher et vaillant confrère; ne heurtez pas

BANQUE DU PEUPLE. De la Nouvelle-Orléans. Janvier 1er 1903. Capital \$350 000 Surplus et Profits \$36 624 OFFICIERS: LOUIS CUCULLI, Président. J. A. DeBLANC, Cassier. DIRECTEURS: Louis Cuculli, Denis Lanoux, Georges Koch, George Lhoté, Philip Werlein, Aaron Davis, A. H. Steward, John Aisina. Nous sollicitons des comptes ouverts. 17 mai - 1 an

Voici un de nos Nouveaux. Le travail et les matériaux employés dans la construction de notre nouvelle ligne de Brookhams, George, Markway, Phoenix, Manasse, Murray, Wagon de Famille et Charles, la production de nos voitures et de nos véhicules sont soignées et soignées de forme originale et placent aux plus exigeants. Nous vous invitons cordialement à visiter notre dépôt remis à neuf, où vous trouverez les prix extrêmement bas. Notre stock de matériel est complet en qualité supérieure et en quantité. Joseph Schwartz Co., Ltd. \$21-835 rue Perdido. Quartier-général d'accessoires des fabricants de voitures et de wagons, chariots, etc. 29 nov - 29 - dim - mar - jeu

CHARBON. Charbon Pittsburg, Charbon Alabama, Charbon Anthracite, Coke de Gaz et Fonderie. W. G. COYLE & CIE., 323 RUE CARONDELET, Catin Union. Phone: 311 et 3. Cour courtoisie: 4716 rue Magasin. Catin Valence. Phone 16. THE MONONGAHELA RIVER Consolidated COAL & COKE CO. PAUL M. SCHNEIDAU, Agent, Nouvelle-Orléans, Lae. Charbon en Gros et au Détail. Les commandes des familles sont sollicitées. Il est fait une spécialité de la vente du charbon aux navires. Bureau Central - 315 rue Carondelet, PHONE 576. Dry Dock - Alizer, Phone 38. Dépôt en Ville - Rue Race et Levée, Phone 343, rue Quarter, entre Decatur et Chartres, Phone 4338. 13 sept - dim - dim - mar - jeu

accompli, mon cher enfant! — Hein! Hein!... Que dites-vous là, mon oncle! Les yeux hors de la tête, tous les traits contractés, Jean se précipitait sur le savant et le secouait terriblement. — Vous ne venez pas de dire, mon oncle, que le mariage de ma tante était une chose accomplie? — Sûrement oui... — Et vous ne me préveniez pas! — Eh, morbleu, est-ce qu'on peut te parler, à toi!... Au lieu de venir tout simplement à nous, tu débarques à Paris dans le plus grand mystère... Tu me fais rechercher secrètement... comme dans un roman... Et tu m'ahuriss avec ton histoire d'empoisonnement... tes expériences qu'il faut faire tout de suite... tout de suite... de telle sorte que, pendant que nous faisons beuhler, évaporer, dissoudre, décanter... etc... etc... on a certainement célébré à la Nenciature, dans la plus stricte intimité, le mariage de mademoiselle Hélène de Vitray avec le duc de Herford Douglas... — Dieu!... Dieu!... Dieu!... Quelques secondes, des blâphèmes montèrent encore aux lèvres de Jean... Mais, très vite, lui apparut la douce et suppliante figure de Marthe, et il lui semblait entendre sa prière: "Réfléchis bien... et si tu hésites à la

dernière minute... Il ne peut que, tout d'un coup, tu penses comme moi... Oh! alors, reviens moi bien vite!" Ah! comme elle avait vu juste, la chère adorée!... Et "quel ennui", ainsi qu'elle disait si finement, il aurait causé à tous s'il était arrivé à temps... — Vous êtes bien sûr, mon oncle, qu'à cette heure?... — Eh, mon petit, la cérémonie était pour onze heures... Il en est dix... — Malédiction!... Mais... mais... n'êtes-vous pas sûr témoin?... On vous aura attendu peut-être?... Partons!... — Si tu crois qu'on fait attendre la Nonce... Et si tu crois que ma chère belle-sœur s'était embarquée sans vert, comme elle dit! Ce matin, encore: "Voulez-vous, ma-telle crié, je vous connais: vous sortez pour une petite course d'une heure; je parie que vous trouverez moyen d'arriver à la fin de la cérémonie... ou pas du tout... Je vous préviens, de reste, que si vous n'êtes pas là dès le commencement, je vous remplace par le prince de... — Mais, mon oncle... mon oncle... Comment ma sœur a-t-elle pu se marier sans moi... sans m'en parler... alors qu'elle m'avait si formellement promis?... — Ça, par exemple... par exemple, mon petit, je puis bien t'assurer que ta sœur l'a tenu au courant de tout; et elle était

joliment peinée, elle ne cessait pas de s'en plaindre, de ne pas recevoir de réponse à toutes ses lettres... — Toutes ses lettres! toutes ses lettres!" s'écria Jean exaspéré: "Quand je vous dis qu'il ne m'en est arrivé qu'une seule... une seule... vous entendez bien!" — Eh, morbleu! Elle t'a bien écrit dix fois, te tenant au courant de tout... de la passion du duc qui s'impatienteait... des dispositions qu'on prenait... Et puisqu'on ne pouvait attendre la fin du deuil, tant accomplir les choses tout de suite... Elle me les a lues toutes ses lettres! — Si c'est à vous qu'elle les confiait pour les jeter à la poste! riposta amèrement Jean de Vitray. Mais le savant protestait: — Non, non, non!... Cela, jamais... Et c'est bien elle-même qui... Il s'arrêta, se rappelant soudain ce détail que, plusieurs fois, Hélène avait dit: "Je vais mettre moi-même ma lettre à la poste, pour être bien sûr qu'elle parte... puisque ce vilain ne me répond pas..." — Vous dites que c'est elle, mon oncle?... Les traits de Jean se décomposèrent; car il était épouvanté par la profondeur de dissimulation qu'il découvrait soudain chez sa sœur.

Faillleton. L'Abeille de la N. O. Commencé le 29 juin 1903. LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INÉDIT PAR CHARLES MEROUVEL. PREMIERE PARTIE. Le drame de Fontaine-Aux-Bois. XVIII. CORRESPONDANCES. (Suite.) "Le tien l'est par la même es.

caison. "Oh il y a assez pour un, il y a assez pour deux!" "Sois bien tranquille et, en attendant l'avenir, pour te soulager, verse tes peines dans le cœur de ton amie." "RENEE LARCHEUR." XIX. LA MÈRE ET LE FILS. L'hôtel Villedieu, rue de Valenciennes, est situé tout auprès de l'hôtel de Brévannes. L'un et l'autre ont de grands jardins qui se joignent. L'hôtel Brévannes est plus somptueux; l'hôtel Villedieu est plus intime, plus habitable peut-être, bien qu'il ne manque pas d'une certaine grandeur. Si les bâtiments ont leur caractère, leurs titres et leurs blasons, on peut dire que l'hôtel de Brévannes rappelle les splendeurs de la noblesse d'épée, tandis que l'hôtel Villedieu éveille plutôt l'idée de la noblesse de robe. C'est à ce voisinage qu'était due la liaison du jeune duc de Brévannes avec le fils du président Villedieu. De très ancienne date, les deux familles entretenaient d'amicales relations. Lorsque ces deux enfants du même âge avaient en quelques années, les parents les avaient naturellement donnés pour or

gnons l'un à l'autre. Ils étaient allés au même collège, et ce n'est qu'aux environs de dix-huit ans qu'ils avaient changé de direction. André de Brévannes était entré à Sanmur. Tandis que Jean Villedieu, fidèle aux traditions de ses ancêtres et inspiré sans doute par les vieux portraits de conseillers au parlement et de présidents à mortier dont les murailles du salon paternel étaient garnies, suivait les cours de l'école de droit et, peu après son doctorat, entra comme secrétaire chez Me Plessis, l'avocat en renom, le plus intime ami de son père et son parrain. Ce qui n'empêchait pas les deux camarades séparés par leurs professions de se retrouver à chaque instant avec un nouveau plaisir. La mort d'André de Brévannes avait été un coup terrible pour son ami. Celle de Me Plessis devait mettre le comble à son chagrin. Pendant quelques jours, il en était resté acablé. Cependant il s'était peu à peu remis et après avoir mis ses affaires en ordre, il était allé passer quelque temps près de la vieille duchesse, plus abattue que lui par ce drame ténébreux qui lui enlevait sa dernière espérance et il l'avait décidée non sans peine à s'éloigner de ce château de Fontaine-aux-Bois où elle était entourée de si poi-

gnants souvenirs pour rentrer dans son hôtel de Paris où elle trouverait plus de distraction et serait plus en sûreté que dans l'isolement de la campagne. A Paris, Jean Villedieu vivait près de sa mère qui lui restait seule et dont il était tendrement aimé. Comment en eût-il été autrement! Quel être était plus droit, plus loyal et en même temps plus obéissant que lui! Oh eût-on trouvé un jeune homme plus doux et plus brave, plus généreux et plus digne d'affection! Il avait toujours su gagner tous ceux qui s'étaient approchés de lui, égaux ou inférieurs, camarades ou serviteurs. Rien n'était plus souriant, plus gracieux que ce riche, ce privilégié de la fortune, qui semblait vouloir faire excuser son bonheur en en faisant profiter les autres. Vers le milieu de mars, par une matinée sombre et pluvieuse, Jean Villedieu était enfermé dans le cabinet de travail qui jadis avait été celui de son père, le président Villedieu. C'était un salon du genre grave, aux boiseries couleur d'écaille, aux bibliothèques, sévères, chargées d'éditions rares et de livres sérieux. Des boîtes de philosophes et de magistrats étaient perchées sur les corniches, strictes et solen-